Document generated on 07/06/2025 2:23 p.m.

Laval théologique et philosophique

René Coste, *L'amitié avec Jésus*. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Théologies »), 2012, 323 p.

Nestor Turcotte

Volume 69, Number 2, June 2013

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1022502ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1022502ar

See table of contents

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval
Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Turcotte, N. (2013). Review of [René Coste, *L'amitié avec Jésus*. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Théologies »), 2012, 323 p.] *Laval théologique et philosophique*, *69*(2), 406–408. https://doi.org/10.7202/1022502ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

qu'un seul aspect. Par exemple, la notice sur le constructivisme (défini ici comme une « orientation logique qui rejette les preuves non constructives ») se concentre sur les dimensions logiques et mathématiques en négligeant tout l'apport de la philosophie de la connaissance, du socio-constructivisme, voire du constructivisme dans les arts au XXe siècle (p. 187). De même, la notice sur l'amitié cite bien Aristote, Cicéron et Épicure pour se terminer avec Montaigne et Rousseau, mais bien des choses importantes ont été écrites depuis trois siècles sur ce sujet sans que cette notice n'en fasse mention, ce qui est dommage (p. 29).

Chaque notice contient une courte bibliographie et des renvois utiles à d'autres entrées. Cependant, les références bibliographiques à la fin des notices n'ont pas toutes été mises à jour depuis la première édition datant de 2003 ; en conséquence, très peu d'ouvrages cités ont été écrits ou publiés au cours de notre XXIe siècle. Une coquille subsiste dans la référence au livre *L'Esprit, le soi et la société*, dont la paternité est attribuée à « M. Mead » au lieu de George H. Mead (p. 512). Par ailleurs, il serait un peu embarrassant de signaler à un ouvrage comprenant plus de 1 100 notices des termes manquants, et pourtant, on aurait souhaité retrouver une notice ou du moins une mention des termes philosophiques comme « Agapè », « estime », ou encore une allusion à un courant comme le Romantisme auquel se rattachent des penseurs comme Fichte, Novalis ou Kant.

L'ouvrage comprend en outre en annexe un merveilleux petit dictionnaire de 62 « grands philosophes », en commençant par Alain pour se terminer avec Wittgenstein (p. 1 087-1 118). Chaque penseur occupe environ une demi-page et on se réjouit de retrouver des notices biographiques très instructives sur saint Anselme, Hannah Arendt, Aristote, saint Augustin, mais aussi Gaston Bachelard, Emmanuel Levinas, Tocqueville et plusieurs autres auteurs universels. À la limite des sciences de l'Homme, on y découvre en outre les noms d'Émile Durkheim, de Claude Lévi-Strauss et de Pierre Bourdieu, qui avaient tous trois reçu une formation initiale en philosophie. Cette section biographique constitue un autre point fort de cet ouvrage, malgré l'absence inexplicable de Theodor Adorno dans ce panthéon. Enfin, on déplorera le manque d'un index ; on trouve toutefois en fin de volume une liste des entrées et des dissertations avec le nom de leurs auteurs respectifs (p. 1 119-1 137).

En somme et en dépit de ses quelques lacunes, ce *Grand dictionnaire de la philosophie* est assez unique dans le monde francophone et sera indéniablement instructif pour les étudiants en philosophie. Il faudrait sans doute plusieurs pages et beaucoup plus d'exemples pour en souligner tous les apports. On peut peut-être douter qu'il soit réellement accessible au grand public, car certaines notices sont très denses ; mais on pourrait aisément en recommander l'acquisition par les bibliothèques publiques, scolaires et universitaires.

Yves LABERGE
Québec

René COSTE, **L'amitié avec Jésus.** Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Théologies »), 2012, 323 p.

Dès l'introduction, l'auteur précise l'ampleur, l'audace et même la profondeur de la démarche spirituelle de son ouvrage. Il rappelle que le Christ, dans l'Évangile de saint Jean affirme à ses disciples l'amitié qu'il leur voue : « Je ne vous appelle plus serviteurs, mais amis ». D'emblée, il nous présente trois figures particulièrement significatives de cette amitié : sainte Thérèse de Lisieux, la bienheureuse Élisabeth de la Trinité et le père Teilhard de Chardin qui ont vécu une riche expérience d'amitié avec le Seigneur. Il pose alors la question de fond : « Peut-on avoir Jésus comme ami ? »

Le chapitre premier présente le Christ comme le Fils de Dieu, notre Frère en humanité. S'inspirant des mots du cardinal Ratzinger, l'auteur affirme que la conception de Jésus est une nouvelle

création, et non une procréation par Dieu. Car la filiation divine n'est pas un fait biologique, mais ontologique. Elle n'est pas un événement dans le temps, elle se situe dans l'éternité de Dieu : Dieu est toujours Père, Fils et Esprit. La conception de Jésus ne signifie pas la naissance d'un nouveau Dieu-Fils, elle signifie que Dieu comme Fils assume dans l'homme Jésus la créature homme, de sorte qu'il est lui-même homme. En lui, commence une nouvelle humanité. Comme Fils de Dieu, il est véritablement notre Frère en humanité. L'auteur nous présente, à la fin de ce chapitre, l'expérience de Charles de Foucauld tout axée sur le mystère de Nazareth.

Le chapitre deuxième traite du rapport en Jésus qui est à la fois le Maître et l'Ami. Jésus est le Maître. Et il se comporte comme tel. Il propose avec autorité et sûreté un enseignement qui touche les dimensions éthiques et spirituelles fondamentales de l'être humain. Mais il se montre ouvert à l'amour d'amitié, expression que développera longuement saint Thomas d'Aquin. Cette amitié de haute intensité pourrait être qualifiée d'amitiés célestes. C'est une affinité des âmes autant qu'une affection tendre. C'est se rapprocher de l'autre sans vouloir le capturer ni se perdre en lui, s'effacer sans se détruire, faire alliance sans s'aliéner. Voilà le genre d'amitié que Jésus propose. C'est en ce sens qu'il faut comprendre l'amitié qu'il manifeste envers l'apôtre Jean.

Le chapitre troisième traite du rapport de Jésus avec les femmes et les enfants. Contrairement à la mentalité de son époque, il s'approche des femmes, prend leur défense, les appelle à la dignité et à l'égalité avec les hommes. Quant aux enfants, il les présente comme ceux à qui le royaume est d'abord révélé et il demande qu'aucun ne soit exploité ni scandalisé par la conduite des plus grands.

Le chapitre quatrième présente Jésus avec les pauvres, les malades et les exclus. Il est lui-même le plus pauvre qui n'a rien où reposer sa tête. Personne ne peut servir Dieu et l'Argent. Si tu fais un festin, n'invite pas ceux qui peuvent te le rendre, mais invite les pauvres, les estropiés, les boiteux, les aveugles, les malades. Au jugement dernier, c'est sur la façon dont chacun aura accueilli l'autre que le jugement portera.

Le chapitre cinquième place Jésus face aux pécheurs. « Je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs pour qu'ils se convertissent ». Chacun est pécheur et Jésus est le seul médecin qui peut guérir. Le Dieu de Jésus-Christ est le Dieu du pardon, de la miséricorde. Le Christ, frère en humanité, connaît la profondeur de la faiblesse humaine. Il ne craint pas de la rencontrer, de lui faire face et de lui offrir sa rédemption.

Le chapitre sixième présente la Transfiguration du Seigneur comme avant-goût de ce qui va venir. Jésus devient le tout Autre devant ses disciples. Par ce geste, il offre ce qu'il a promis : la résurrection pour tous. De plus, la Transfiguration présente le Christ dans une Beauté anticipée, tellement que ses trois amis veulent rester sur la montagne et y établir leur tente. Pour élaborer sur ce sujet tellement grandiose, l'auteur fait appel à Dostoïevski qui a tellement écrit sur la Beauté du Christ, aux grands mystiques Thérèse d'Avila, saint Jean de la Croix et au père Teilhard de Chardin.

Le chapitre septième offre une réflexion très profonde sur Jésus et ses rapports entre le Père et l'Esprit-Saint. À partir de cette communion avec le Père, qui est le centre proprement dit de sa personnalité, Jésus nous apporte Dieu et avec lui la vérité sur l'homme, sur son origine et sa destinée. Enfants de Dieu, le modèle chrétien n'est donc pas la relation du maître à esclave, mais celle de père et de fils, le fils recevant du Père la liberté et est posé libre dans son être propre. L'amour devient ainsi, comme dans la Trinité, le moteur de toute l'histoire.

Le chapitre huitième devient alors un moment privilégié de l'ouvrage. Il nous fait pencher sur le mystère de la Croix avec toute l'attention dont l'infinie bonté du Dieu qui est Amour nous rend capables. L'Amour est la clé du Calvaire. Comment aurions-nous pu imaginer que Dieu était ca-

pable d'agir ainsi ? Seul l'Amour absolu le pouvait. C'est ici que l'A. présente le sommet de sa méditation sur l'Amitié de Jésus. Pour lui, si on croit vraiment en Jésus, Fils de Dieu et Frère en humanité, on ne devrait jamais se lasser de relire le récit du repas des adieux. On s'y sent si proche de notre Maître et Ami qu'il n'est pas possible d'aller plus loin. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime.

Les trois derniers chapitres présentent le sacrement de l'Eucharistie comme Présence constante de l'Amour et de l'Ami Jésus, comment l'apôtre Paul a été saisi par l'Amour de Jésus et sa soif constante et passionnée pour l'évangélisation. Enfin, ce livre-méditation n'offre pas de conclusion. Il laisse à chaque lecteur une ouverture que chacun voudra bien emprunter.

Nestor TURCOTTE
Matane

Aline GIROUX, **Du personnage romanesque au sujet moral. La littérature comme autre de la philosophie.** Montréal, Éditions Liber, 2012, 208 p.

Depuis Platon, une longue tradition s'est constituée autour du statut de la littérature quant à sa contribution à la compréhension de l'expérience humaine. Cette réflexion a pris plusieurs formes dont celle du débat qui consiste à départager l'universel et le particulier, le vrai et le faux, la pensée et la perception. L'A. reprend à son compte ce rapport entre la philosophie et la littérature en mettant à contribution la pensée de Sartre, Ricœur, Murdoch, Nussbaum, Taylor et Bouveresse.

La littérature, selon Ricœur, s'apparente à la philosophie réflexive, car elle participe à l'invention de notre identité en raison du retour sur soi qu'elle suscite. Elle favorise un rapport d'interprétation de soi afin de se comprendre mieux, de se comprendre autrement. Si la littérature, entendue comme une philosophie concrète, favorise une telle compréhension nouvelle de soi, c'est qu'elle prend pour objet l'expérience humaine dans toute sa complexité. C'est l'interprétation de cette « expérience intégrale et vécue » qui lui donne son sens.

Dans le sillage de Sartre, l'A. affirme que la littérature nous fait vivre du dedans les grandes notions de métaphysiques. Celles-ci, avant de devenir des notions abstraites, sont des expériences vécues. La littérature montre à souhait que dans ces notions abstraites, « c'est toujours l'homme tout entier qui est en question ». Il s'agit donc d'éclaircir les aspects obscurs et incompréhensibles de l'expérience humaine d'autant plus que dans la réalité quotidienne, les choses ne se présentent jamais entièrement de manière tranchée, ni blanc ni noir. Elles se présentent plutôt de manière incertaine et ambiguë, de sorte qu'il n'y a pas de place pour la certitude. Ce qui advient dans un tel cadre d'expression, c'est la prise de conscience que l'être humain est aux prises avec un écart à soi qui se vit comme une dissonance. Et, c'est en assumant cette dissonance à travers l'épreuve de l'inquiétude et de l'angoisse, ce que Hegel nomme la conscience malheureuse, que l'être humain découvre sa condition humaine.

L'œuvre de Saul Bellow sert à cet égard d'exemple pour nous faire comprendre que lorsqu'il s'agit de comprendre mieux et autrement « les choses vagues et essentielles de l'expérience humaine » pour vivre bel et bien sa vie, il est préférable de s'en remettre à la littérature. Cette œuvre de Bellow est pertinente, car elle laisse « entendre que l'être humain devient sujet » en s'établissant dans l'écart entre le monde qui lui est donné et le monde qu'il souhaite vivre. La littérature montre que la raison n'est pas qu'impersonnelle et abstraite lorsqu'il s'agit de réfléchir à sa vie personnelle. Elle est désirante, et cherche à savoir quels sont les désirs qui favorisent l'éveil, l'invention de soi, l'affranchissement, le devenir soi et la connaissance de soi. C'est la raison pour laquelle les principaux personnages de Bellow se préoccupent surtout de la valeur de leurs désirs.